



HAL
open science

Vers une clinique d'anticipation sociale : la rencontre de la psychanalyse et du genre

Jean-Baptiste Marchand

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Marchand. Vers une clinique d'anticipation sociale : la rencontre de la psychanalyse et du genre. Nouvelle Revue de l'Enfance et de l'Adolescence, 2023, N° 9 (9), pp.25-42. 10.3917/nrea.009.0025 . hal-04476430

HAL Id: hal-04476430

<https://hal.science/hal-04476430v1>

Submitted on 24 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vers une clinique d'anticipation sociale : la rencontre de la psychanalyse et du genre

Jean-Baptiste Marchand¹

Depuis quelques années, le genre et la dysphorie de genre sont régulièrement au cœur de l'actualité et font l'objet de nombreux débats. En effet, de nos jours, le terme genre est de plus en plus utilisé. On le retrouve autant dans le langage courant que dans les milieux académiques. Néanmoins, il reste un concept plus difficile à définir et à circonscrire qu'il n'y paraît, et il est l'objet de beaucoup de confusions et d'amalgames. Il n'est pas une simple variable expérimentale, ou un simple substitut terminologique au mot sexe, mais une véritable variable épistémologique. De même, à l'instar de la pulsion, il est un concept limite. Premièrement parce qu'il convoque l'individu dans son rapport à son genre, au genre de l'autre, et à l'autre genre ; mais aussi parce qu'il appelle et se situe à la croisée des chemins de différentes disciplines et de divers points de vue : entre le subjectif, le corporel, le culturel, le politique et l'histoire, etc. Ainsi, si auparavant il m'arrivait de conclure certaines de mes communications à propos du genre en citant ces petits vers de Arthur Guiterman (poète naturaliste américain du début du XX^e siècle) : « *Amoebas at start were not complex; they tore themselves apart and started sex.* »², aujourd'hui je dirais qu'il s'agissait d'une erreur. Au moment de l'apparition de la différence des sexes et de la reproduction sexuée au sein de la biodiversité, l'organisation du vivant n'a certainement pas connu une accentuation significative de son niveau de complexité. Ce n'est très probablement que par la suite, avec l'apparition de l'être humain, puis du genre, que la question de la différence des sexes l'est devenue.

De son côté, la psychanalyse n'est pas épargnée. Au contraire, à ce propos, dès 1997, André Green a eu le nez fin, puisque suite à sa lecture des premiers travaux psychanalytiques sur genre de Stoller, il a souligné à propos de ceux-ci :

- premièrement, qu'ils « *constituent un des plus puissants motifs à reconsidérer les piliers sur lesquels [la psychanalyse] repose* » ;
- deuxièmement, « *qu'ils représentent la seule acquisition importante dans [la théorie freudienne de la sexualité] depuis Freud* » ;
- et enfin, troisièmement, comme pour nous mettre en garde contre l'ampleur du défi que constitue le genre pour la psychanalyse, qu'ils « *ne sauraient être compris comme de simples additions à [cette dernière]* » (Green, 1997).

Néanmoins, 25 ans plus tard, au vu des débats actuels sur le genre, on a l'impression que Green n'a pas été compris (ou même juste entendu), notamment concernant la nécessité pour la psychanalyse d'une importante remise au travail découlant de sa rencontre avec le genre, une remise au travail allant même jusqu'aux fondements sur lesquels elle repose.

¹ Maître de Conférences des Universités Équipe Clinique de l'Acte et PsychoSexualité (CAPS) composante de l'Unité de Recherche multi-sites RPpsy - URm 15297 Université de Poitiers.

² Traduction personnelle : « *Au commencement, les amibes n'étaient pas complexes ; elles se sont elles-mêmes déchirées, et a commencé le sexe.* »

D'autre part, il est important de noter que les questions que le genre soulève, ou encore celles qui l'accompagnent, font l'objet d'une médiatisation particulièrement importante, et qu'elles font couler beaucoup d'encre, voire déchainent les passions. Par association d'idées, cette situation me fait penser à ce qui m'a été rapporté de conversations privées avec Joyce McDougall, lors desquelles cette dernière soulignait — non sans une pointe d'humour et sur un ton amusé — que « *quand on parle de sexualité, tout le monde se tait et écoute* ». Or, à propos du genre, pour ma part, je serais tenté de dire que « lorsqu'il s'agit du genre, tout le monde parle. »

Pour toutes ces raisons et afin d'éclairer la situation actuelle, dans un premier temps, nous reviendrons sur la définition du genre et le contexte actuel au sein duquel les débats qui le concernent prennent place. Puis, nous aborderons quelques éléments concernant la dysphorie de genre, dans son évolution et à propos de son actualité. Enfin, nous reviendrons sur la question de sa rencontre avec la psychanalyse et d'une conjugaison de ceux-ci, avant de conclure et d'exposer en quoi cette rencontre correspond à ce que nous avons choisi de nommer une clinique d'anticipation sociale. Par ailleurs, au long de cet article, des anecdotes cliniques nous apparaissant significatives et parlantes seront partagées, permettant autant d'exposer le contexte actuel dans lequel ces débats et cette clinique prennent place, qu'illustrer nos propos.

À partir de deux définitions qui s'ignorent

C'est durant les années 50, aux États-Unis et sous la plume du psychologue-sexologue, John Money qu'apparaît le concept de genre. Selon ce dernier, le genre correspond à : « tout ce qu'une personne dit ou fait pour rendre public qu'elle a soit le statut de garçon ou homme, soit celui de fille ou femme... » (Money, 1955). Par le recours à ce concept, il s'agit de différencier le sexe qui relève de l'organique, du biologique et de l'inné, et le genre qui est psychosocial et concerne les rôles sexués acquis par l'apprentissage et l'expérience. Selon cette 1^{re} définition psychosociale, le genre est personnel et subjectif et binaire.

Puis, dans les années 70-80, le genre a fait l'objet d'un certain engouement, notamment dans les sciences sociales et politiques, et plus particulièrement dans les mouvements féministes. Le genre a permis de montrer qu'une part importante des rapports et inégalités entre les hommes et les femmes au sein de la société n'avaient aucun lien avec un quelconque ordre ou fondement naturel. Ils étaient le résultat d'une construction, et en tant que tels, ils peuvent être déconstruits. C'est ainsi qu'est apparue la seconde définition sociopolitique du concept de genre par les *Gender Studies*. Selon cette perspective, l'historienne féministe, Joan W. Scott propose la définition suivante : le genre est un « élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes [...] et une façon première de signifier des rapports de pouvoir » (Scott, 1986). Ici, par rapport à la 1^{re} définition proposée par Money, le genre ne relève plus du personnel et subjectif, mais des rapports sociaux, du collectif et du politique. De même, on peut noter qu'ici, le genre est parfois conçu comme un mauvais objet binaire contraignant et persécuteur, et parfois comme un bon objet fluide et étayant, qui permet de dénoncer les contraintes sociales et qui ouvre la voie à une possibilité de s'extraire et de se libérer de ces carcans.

À côté de ces différences, on peut tout de même noter qu'au niveau théorique, une très grande majorité des auteurs qui ont étudié la question du genre s'accorde sur trois points :

- D'abord, que le genre serait le résultat d'une construction psychique et/ou sociale (en opposition à une position naturaliste et essentialiste de la différence des sexes).
- Ensuite, qu'il relèverait d'un processus d'assignation par un autre (qui pour sa part reste encore à définir et à délimiter entre le petit environnement proche et intime du sujet, ou l'environnement politique large). Néanmoins, selon moi, le terme assignation ne suffit pas pour rendre compte de la force que déploie ce processus. Il paraît plus adéquat de parler ici « d'implantation et d'imprégnation ». De même, ce second point appelle un autre aspect du genre trop souvent omis et pourtant tout aussi important que le premier, si ce n'est plus ; à savoir que, si le genre est un objet construit, il est aussi un objet transmis, plus ou moins personnel, et plus ou moins partagé et partageable.
- Et enfin, que ce processus opérerait durant l'enfance, au sein de la famille, dans la relation du nourrisson à ses parents.

Rapidement et de manière non exhaustive, selon John Money (1955), il s'agit d'un apprentissage précoce des rôles de genre au sein de la relation parents-enfants. Pour Robert Jesse Stoller (1968), il relèverait d'une infiltration du noyau d'identité de l'enfant dans les relations de fusion-défusion à sa mère, et ultérieurement en s'appuyant sur le tiers, le père. Selon Judith Butler (1990), c'est un processus de normalisation de l'identité et du désir sexuel via la transmission d'un tabou idéologico-politique contre l'homosexualité, par les parents, au nouveau-né, tel un véritable processus mélancolique qui amputerait les désirs homosexuels au niveau même du corps érogène. Enfin pour Jean Laplanche (2006), bien que premier, le genre se fait l'allié des quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes (qu'il précède d'ailleurs), contre leur ennemi commun que serait la sexualité infantile perverse, polymorphe et chaotique.

À ce stade de l'article, il est possible de proposer une synthèse des deux définitions majeures du genre : psychosociale et sociopolitique, une définition qui réussit à réunir les différents aspects de chacune des définitions psychosociale et sociopolitique. Dans cette perspective, il est possible de définir le genre en tant qu'« outil méthodologique » permettant de nouvelles perspectives d'analyse et de déconstruction de la différence des sexes, et ce à deux niveaux : au niveau de l'identité personnelle et subjective, et au niveau des faits et rapports sociaux homme/femme. Cependant, on peut d'ores et déjà noter que cette proposition de définition n'est que partiellement satisfaisante. En effet, définir un objet par son utilité n'est pas pleinement satisfaisant. On reste en droit de se demander « qu'est-ce que le genre ? » De même, au quotidien, que ce soit dans les médias ou dans toutes discussions, quelles qu'elles soient concernant le genre, les gens ne parlent pas d'un outil. Pour cette raison, nous reviendrons à la définition du genre, plus tard dans cet article, lorsque nous aborderons la rencontre du genre et de la psychanalyse.

L'actualité du genre

Comme il l'a rapidement été abordé en introduction, autant le genre fait l'objet d'un engouement d'une certaine ampleur, autant il est aussi au centre de grands débats et

controverses parfois houleux, avec des positions clivantes, partisans et même dogmatiques, entre des partisans du tout *gender* ; et leur strict opposé, des partisans qui refusent tout ce qui peut se rapporter de près ou de loin au genre.

Plus concrètement, pour les premiers, l'introduction du concept de genre est considérée comme inaugurant un grand changement, et il faudrait tout revoir, tout réviser, à l'aide de ce dernier. En référence à l'épistémologie de Popper, succinctement, on peut dire que pour les partisans de ce point de vue, le genre aurait en quelque sorte « réfuté » la différence des sexes. Ou alors, selon un point de vue kuhnien, il correspondrait à une révolution scientifique, à un changement de paradigme. Et quoiqu'il en soit, le nouveau devrait remplacer l'ancien. Il faudrait abandonner la différence des sexes et tous les travaux antérieurs. De même, de manière générale, la politique récupérerait le 1^{er} rôle autrefois attribuer par erreur à la nature et au biologique, et tout serait à (re) considérer sous l'angle politique. Ainsi, lors d'un colloque, à l'issue d'une communication en plénière sur la dysphorie de genre, une collègue universitaire de sociologie m'a demandé quelle pouvait être la ou les raisons à l'origine des demandes de transition des personnes trans hommes vers femme. Selon elle (et son point de vue), les demandes de transitions femme vers hommes étaient compréhensibles, car il serait « normal » de vouloir être un homme dans une société patriarcale comme la nôtre. Par contre, elle ne pouvait pas comprendre que des individus nés hommes et donc « du bon côté de la barrière » puissent vouloir devenir des femmes et donc être opprimées. De même, bien que ce courant soit un héritier de la sociologie psychanalytique et du culturalisme (ce qui est souvent méconnu), notamment de Erich Fromm et de Herbert Marcuse, au sein de celle-ci, la psychanalyse est souvent accusée d'être fondamentalement patriarcale, autant au niveau théorique que clinique. Elle serait à la fois infiltrée et agent de transmission et de maintien d'une politique hétéronormative obligatoire, ainsi que de la domination de la femme. Dans cette optique, encore fois lors d'une conférence en plénière, suite à ma communication, bien que psychanalyste, un collègue m'a dit qu'il ne fallait plus utiliser le concept de « bisexualité psychique », car cela maintenait une conception binaire du genre. Les partisans de cette position défendent qu'il convient maintenant pour la psychanalyse de prendre position et de devenir une psychanalyse engagée publiquement.

Au contraire, de l'autre côté, que ce soit implicitement ou explicitement, discrètement ou frontalement, le genre et les questions actuelles qu'il soulève font l'objet d'une certaine méfiance, voire d'hostilité et de rejet, notamment à propos des incongruences de genre. Ainsi, une nouvelle fois en référence à un point de vue kuhnien, le genre est ici considéré comme une anomalie, non pas une erreur, mais un problème qui met en difficulté leur paradigme, du fait qu'il est insoluble. Cependant, au lieu de chercher à résoudre cette anomalie, ce problème est rejeté et nié. Il s'agit alors de défendre des positions dogmatiques diverses et variées : entre fourvoiements biologiques et discours des maîtres. Ainsi, la différence des sexes, la sexuation et même la sexualité se voient réduites dans un mouvement de régression de la pensée, à des carcans biologiques, naturalistes et essentialistes. Le destin par l'anatomie que Freud a repris de Napoléon devient un destin purement génétique. De même, les arguments de ces partisans mettent en avant le séquençage ADN, ou encore l'*evidence based medicine* (omettant qu'au-delà de son nom trompeur, cette dernière n'est absolument pas fondée sur des preuves, qu'il ne s'agit que d'un modèle théorique qui sert par ailleurs à une critique sans complaisance de la psychanalyse). Toujours au sein de ce groupe, toute dimension politique de la différence des sexes est simplement niée pour lui préférer un fourvoiement biologisant, voire un

fourvoiement (psycho)pathologisant, ayant la valeur d'une défense confortant ces partisans dans leur position, notamment à propos des minorités LGBTQI+. Ces partisans semblent croire qu'ils défendent un point de vue scientifique, un savoir, comme s'ils ne se rendaient pas compte qu'ils exprimaient leur opinion personnelle et idéologique. À côté de ces deux positions strictement opposées l'une à l'autre qui se font entendre et occupent la scène, il y a comme une position tierce plus silencieuse, constituée par défaut, non homogène, non militante, qui essaye d'être plus dans la nuance et surtout plus dans la prudence, mais qui souffre d'être comme prise « entre deux feux ». Or, la réalité se situe certainement dans une nuance encore une fois kuhnnienne, par rapport à cette impasse mexicaine, à savoir que le genre amène une nouveauté qui invite à retravailler ce qui pouvait sembler acquis, mais une nouveauté qui ne doit pas effacer l'ancien. Mais pourquoi tant de haine ? me demanderez-vous peut-être... Alors, sur ce point, si Freud a souligné que l'objet naît dans la haine (Freud, 1915), en tant que réactions de refus primordial par le Moi narcissique en lien avec les pulsions partielles d'autoconservation, face aux sensations de déplaisir suscitées par l'objet, il n'y a pas de raisons que le genre y échappe.

La question de l'incongruence de genre

Parmi ces débats difficiles, il faut nous arrêter sur ceux qui concernent les incongruences de genre, et plus particulièrement celles chez les enfants et adolescents qui font actuellement l'objet de beaucoup de confusions et de crispations, notamment autour de trois éléments :

- Premièrement, une augmentation importante et significative des demandes de transition chez les adolescents³,
- Deuxièmement, au sein de celle-ci, un renversement du *sex ratio* : plus de demandes de transition de la part des filles de naissance (vers garçons), que des garçons de naissance vers filles, contrairement à ce qui était le cas, il y a encore peu de temps.
- Et enfin, troisièmement, l'émergence d'une certaine désinformation, notamment avec l'ouvrage *Irreversible Damage: The Transgender Craze Seducing Our Daughters*⁴ de la journaliste américaine : Abigail Shrier, et le diagnostic de *Rapid Onset Gender dysphoria*⁵ de Littman qui est utilisé afin de discréditer les demandes de transitions des adolescents, et qui est mis en avant malgré ses biais bien connus et sa non-reconnaissance (voire son rejet) par la communauté médicale et scientifique : OMS, APA, WPATH... Par ailleurs, ici les incongruences de genre chez

³ En France, depuis sa mise en place, il y a environ 10 ans, la consultation à l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris, a reçu environ 500 enfants et adolescents. À Valence, en Espagne, entre 2012 et 2021, ces consultations sont passées de quelques rares cas à 700. En Suède, de quelques rares cas diagnostiqués en 2001, à environ 320 en 2021. Et en Angleterre, de quelques dizaines en 2010 à 5000 en 2022. Il est important de noter que quel que soit le pays, l'augmentation concerne plus précisément les adolescents (à partir de 10 ans, 12 ans ou 13 ans selon les pays), et plus particulièrement les filles. L'augmentation chez les enfants de moins de 10 ans, 12 ans ou 13 ans est bien moindre.

Par ailleurs, il est important de souligner que ces chiffres sont à considérer en gardant à l'esprit qu'ils proviennent de la SGEM qui est une association récente et non reconnue aux niveaux académique et scientifique, et qui est ouvertement hostile aux transitions de genre : <https://segm.org/>

⁴ *Domages Irréversibles. Comment le phénomène transgenre séduit les adolescentes*

⁵ Diagnostic de *dysphorie de genre à apparition rapide* (sous-entendu par l'influence des réseaux sociaux)

l'enfant et chez l'adolescent sont intentionnellement amalgamées, malgré la différence bien connue qui existe entre celles-ci au niveau pronostique (voir ci-dessous). De même, il est ici volontairement véhiculé et maintenu l'idée selon laquelle, des soins de transformations physiques irréversibles seraient prescrits et pratiqués sur de jeunes enfants, alors que ce n'est pas le cas. Chez l'enfant, la transition est tout au plus sociale (ce qui peut se discuter) ; et parmi les standards de soins reconnus, aucun ne recommande des interventions irréversibles sur le corps des enfants. D'où l'importance de ne pas faire d'amalgames entre les enfants et les adolescents.

D'un point de vue médical, les incongruences de genre correspondent à un phénomène relativement ancien. Selon les points de vue, elles datent des années 1920 ou des années 50. Cependant, les concernant, il est important de noter que les questions et perspectives évoluent sans cesse, et extrêmement rapidement. De même, aujourd'hui, elles font l'objet d'importantes controverses, parfois très virulentes.

Pour ce qui concerne l'adulte, on peut dire qu'elles sont apparues « officiellement », dans les années 20, avec les premières tentatives de transitions chirurgicales par greffes d'organes (qui ont été des échecs). Mais c'est dans les années 50 qu'elles apparaissent au grand jour avec la médiatisation Christine Jorgensen : première personne ayant pu bénéficier d'une transition hormonale et chirurgicale pouvant être considérée comme totale et réussie. S'en est suivie, la première définition du syndrome transsexuel par l'endocrinologue Harry Benjamin, distinguant clairement celui-ci de l'homosexualité et du transvestisme avec lesquels il était confondu à l'époque. Selon ce dernier, ce syndrome se caractérise par trois signes : 1. le désir d'appartenir à l'autre sexe et de vivre dans l'autre genre, 2. Le rejet des caractéristiques sexuées du corps, 3. La recherche d'une modification de l'apparence corporelle par le recours aux techniques médicales afin de la faire correspondre avec l'identité de genre ressentie. Par ailleurs, à quelques nuances près, malgré les changements terminologiques, ces trois signes restent aujourd'hui les signes qui constituent le diagnostic d'incongruence de genre. C'est à partir de ce diagnostic chez l'adulte qu'ont été forgés les diagnostics chez l'enfant et chez l'adolescent. Or, sur ce point, il était reconnu qu'il faut distinguer l'incongruence de genre chez l'adolescent qui d'un point de vue pronostique est similaire à celle de l'adulte ; de celle de l'enfant qui pour sa part dans une très importante majorité des cas connaissait une disparition spontanée, même si ce point semble évoluer. En effet, selon les études de Richard Green et de Bernard Zuger, seuls 2 à 3 % de ces garçons de naissance conservaient leur incongruence de genre à l'âge adulte (rapporté par Chiland, 2011). Il n'y avait pas d'études chez les filles de naissance. Néanmoins, Thomas Steensma (2011) rapporte que ce taux de persistance à l'âge adulte serait passé de 2-3 % à 27 %.

Cependant, un changement important, trop souvent ignoré, va s'opérer en 2010, à savoir, au niveau des standards de soins qui servent de guides pour les transitions hormonales et chirurgicales, le remplacement du paradigme du syndrome transsexuel, par celui de la santé transgenre. En effet, dès les années 70, émerge ce que l'on peut appeler le phénomène transgenre, c'est-à-dire des personnes qui ne souhaitent pas faire une transition totale d'un sexe à l'autre, mais demandent à ce que les soins et la transformation soient adaptés à l'identité de genre qu'elles revendiquent, afin de faire correspondre leur apparence avec celle-ci, c'est-à-dire qu'elles demandent une transformation partielle. Ceci est clairement exposé par les mots de Virginia Prince, une des premières personnes

ouvertement transgenres homme vers femme : « Quel que soit l'entaille que vous fassiez sur moi, celle-ci pourrait changer mon sexe, mais ne changera pas mon genre, mon identité personnelle et subjective est entre mes oreilles, pas entre mes jambes. » (Prince, 1973/2005) ; ainsi que par la personne transgenre femme vers homme certainement la plus connue et médiatisée qu'est Thomas Beatie surnommé l'homme enceint puisqu'il est la première personne transgenre à avoir obtenu des inséminations artificielles, puis porté ses trois enfants, du fait que sa compagne de l'époque était en incapacité de le faire. Or, force est de constater qu'avec ce changement de paradigme plus souple, il s'est produit comme un déplacement de curseur, notamment à propos des incongruences de genre chez les enfants et adolescents. En effet, on peut noter qu'à l'endroit où il n'était pas jugé adéquat de parler d'enfant transsexuel, car en grandissant, ces enfants adoptaient finalement une identité de genre en adéquation avec leur sexe de naissance, on parle aujourd'hui d'« enfant transgenre » (ou d'adolescent). De même, conjointement à ce discret glissement, une nouvelle approche dite *gender affirmative* opposée à l'approche prudente a émergé et a occupé une place de plus en plus importante dans les débats. Selon celle-ci, l'approche prudente correspond à une non-reconnaissance de la souffrance de l'individu transgenre ; et au contraire, il conviendrait de proposer et de fournir au quotidien à l'individu transgenre une aide, un soutien et un accompagnement actifs dans sa transition vers l'identité de genre qu'il revendique.

Pour en revenir au genre et à la psychanalyse

Au-delà de ces définitions, débats et positions partisans, et de toute la densité de ce sujet, nous restons en droit de nous demander « qu'est-ce que le genre ? ». En effet, si notre proposition ci-dessus de synthèse a l'avantage de faire cohabiter les définitions psychosociale et sociopolitique, il reste qu'un objet-concept ne peut être bien défini par sa seule utilité. De même, lorsque les gens ou les médias parlent du genre au quotidien, ils ne parlent pas d'un outil. Ceci nous amène à exposer ce qui selon nous constitue une aide pour se représenter le genre, à savoir d'autres concepts empruntés à d'autres disciplines : la diégèse en narratologie, et le simulacre et la simulation du philosophe-sociologue, Jean Baudrillard.

En narratologie, la diégèse désigne « *tout ce qui est censé se passer, selon la fiction que présente le film ; tout ce que cette fiction impliquerait si on la supposait vraie.* » (Souriaut, 1951, p. 240). Elle est la garante de la suspension consentie d'incrédulité du spectateur. Par transposition de celle-ci au genre, le genre correspondrait à une tentative de construction (peut-être plus personnelle que collective) visant à donner une cohérence à un univers, ici celui de la différence des sexes ; et cela, dans un double mouvement : de rapport à soi, centripète et de subjectalisation, et d'échanges avec l'autre, centrifuge et d'objectalisation, pour reprendre les termes de Cahn (1991).

D'autre part, le genre peut être considéré comme proche d'un simulacre au sens de Baudrillard (1981), à savoir une représentation imparfaite de la réalité qui précéderait cette dernière et irait même jusqu'à la remplacer dans une position d'écran. Rappelons-nous que Laplanche postule que le genre précède le sexué (Laplanche, 2007). Baudrillard s'intéresse au pouvoir des images et des représentations, ainsi qu'à la manière dont elles peuvent s'imposer au sujet, au-delà même de la réalité qu'elles sont supposées représenter. Il cite comme exemple les images de la guerre du Golfe de nuit diffusées à travers le monde entier par CNN, au début des années 90, et qui sont devenues la

représentation commune de cette guerre. De même, toujours selon Baudrillard, le simulacre est accompagné par la simulation. Celle-ci correspond à un hyperréel (re)construit avec les signes de simulacre, et donc sans référence à la réalité qui pour sa part a été remplacée. Or, le genre peut être rapproché d'un simulacre de la différence des sexes.

En termes psychanalytiques et dans la continuité de la proposition de Laplanche (2007) selon laquelle le genre et le sexué loin d'être opposé et en conflit l'un avec l'autre seraient au contraire en accord et alliés contre les résidus de sexualité infantile, on pourrait considérer que le genre correspondrait à une aide possible à la liaison de l'excitation sexuelle associée aux questions relatives à la différence anatomique des sexes, à propos à la fois de l'identité et du choix d'objet. Cette aide à la liaison de l'excitation est similaire à la diégèse garante de la suspension d'incrédulité. De même, à l'instar du simulacre et de la simulation, le genre trouverait un soutien dans le recours à une réalisation pulsionnelle par la perception telle que conçue en psychodynamique du travail selon Dejours (2001), à savoir une sorte de passage à l'acte permanent, tranquille et non brutal, au quotidien, permettant la réalisation et la perception qui viendraient pallier un défaut de représentation. Malheureusement, cette aide pourrait aussi être en échec quant à son objectif de liaison de l'excitation sexuelle, et risquerait alors à l'inverse de se retourner contre le sujet et de devenir rigide et oppressante pour ce dernier (comme cela peut par exemple arriver dans les problématiques d'incongruence de genre).

Enfin, toujours selon une perspective psychanalytique, il nous faut revenir sur le fait que le genre est un concept limite. En effet, de la même manière que le concept de pulsion a permis de mettre au jour la distinction entre le corps physiologique et le corps érogène, le genre amène la question de l'existence d'un troisième corps qu'on pourrait dire *socius-politicus* et qui correspondrait au point de rencontre entre la psychologie individuelle et la psychologie collective, telles qu'elles ont été abordées et décrites par Freud (1921). En nous appuyant une nouvelle fois sur Baudrillard (1970), ce troisième corps pourrait être rapproché de ce que ce dernier a décrit d'un corps en tant que fait de culture et plus bel objet de la société (de consommation). Selon Baudrillard, « le mode d'organisation de relation au corps reflète le mode d'organisation de la relation aux choses et les relations sociales ». Dans une conjugaison avec le corps érogène et selon une perspective plus psychanalytique et moins sociologique, on pourrait proposer qu'il s'agit d'un corps entre intrapsychique et intersubjectif, c'est-à-dire un corps de l'interpsychique qui situerait les enjeux d'excitation pulsionnelle et de travail de représentation dans une autre tiercéité supplémentaire à celle que la triangulation œdipienne convoque, une tiercéité Sujet/environnement proche et intime/environnement élargi collectif et politique. Il s'agirait d'un corps du travail culturel, au sens freudien du terme, un corps du *Kulturarbeit*.

La clinique du genre, une clinique d'anticipation sociale

C'est du fait de ces entrelacements et mises en abîme entre intrasubjectif et interpsychique que l'on peut considérer que les questions actuelles concernant le genre invite à penser une clinique de l'anticipation sociale. L'anticipation sociale est un courant littéraire proche parente de la science-fiction. Cependant, elle s'en distingue sur deux points : le cadre temporel au sein duquel l'intrigue prend place, ainsi que la position tenue par le (ou les) protagoniste(s) au sein de celle-ci.

Dans la science-fiction, l'intrigue se situe dans un futur plus ou moins lointain où le monde comme les individus subissent les conséquences d'un grand changement de société poussé à son paroxysme, en lien avec une question plus ou moins présente et importante à l'époque de l'auteur et des lecteurs. Au sein de cet environnement, les personnages ne sont que des grains de sable pris dans les rouages d'une société-machine qui écrase tout.

Dans l'anticipation sociale, on retrouve comme point de départ de l'intrigue l'exacerbation d'un problème de la société contemporaine de l'auteur et des lecteurs. Cependant, du point de vue du cadre temporel, l'histoire est située dans le présent et l'actuel, dans un monde et une époque tout deux contemporains de l'auteur et du lecteur. De même, du point de vue des protagonistes, ceux-ci sont à la fois dans des positions d'acteurs, et de spectateurs-témoins passifs de ce grand changement et des conséquences qui en découlent, bien qu'ils les concernent directement. Ils sont tout autant concernés dans leur vie personnelle et leur intimité la plus profonde, qu'ils subissent les évolutions amenées par ce changement. Leur vécu personnel se confond avec celui-ci, au point que leur vie personnelle se mélange et se confond avec l'histoire collective. Leur vie et leur intimité prennent une valeur emblématique et porteuse d'un sens symbolique qui les dépasse⁶. C'est dans cette position entre-deux, entre intime et collectif, que se trouvent les personnes transgenres dont la vie personnelle est comme prise dans des enjeux politiques qui les dépassent, eux et leur quotidien. Mais c'est aussi le cas de tous les soignants amenés à accueillir ces personnes et leur demande, et qui peuvent être déstabilisées (voire bousculées) par ces rencontres, au niveau de leurs diégèse et simulacre genrés, les menant parfois jusqu'à un trouble dans genre. Ainsi, un atelier de formation a immédiatement débuté par une question-débats de la part de plusieurs soignants concernant leur incapacité à se décider sur le prénom à adopter dans les échanges avec les patients transgenres. Il y avait la peur de mal faire, mais il y avait aussi le fait qu'en réalité, sans savoir pourquoi et comme si ça allait de soi, avec certains patients, ils continuaient d'utiliser le prénom de naissance, alors qu'avec d'autres, ils utilisaient le nouveau prénom choisi. Puis, sans crier gare et sans aucune transition, une soignante a pris la parole pour faire part au groupe que selon elle, il y a aussi la question d'une

⁶ Bien qu'il s'agisse d'une œuvre cinématographique, et non littéraire, et qu'elle ne s'inscrive pas officiellement dans le courant de l'anticipation sociale, le film *Joker* (2019) de Todd Phillips en est pourtant une belle illustration, dans ces croisements et entremêlements de la vie intime du personnage et de l'histoire sociale et collective. Au cours du film, en même temps que le personnage principal décompense et sombre dans la folie, et que sa vie personnelle vol en éclat ; la ville et sa population sombrent aussi petit à petit dans le chaos et les émeutes pour s'opposer à une politique d'austérité de la ville trop stricte qui met un terme à toutes les aides sociales, comme si les deux événements allaient de concert. Le personnage principal qui vit dans la pauvreté et ne peut plus bénéficier ni de son suivi psychologique, ni de ses doses habituelles de traitement médicamenteux compte tenu de la politique de la ville, commence à délirer et cherche en même temps la vérité concernant le secret-mensonge que lui raconte sa mère à propos de ses origines et de l'identité de son père (qu'il croit être le milliardaire le plus puissant de la ville). Mais il devient aussi, malgré lui, le symbole, le porte-étendard et l'emblème d'un mouvement de révolte violent contre les personnes riches jugées méprisantes. Suite au meurtre de trois traders qu'il a commis, ce personnage psychotique devient le héros anonyme à laquelle s'identifie la foule déchainée. La folie du personnage et la folie de la foule bien que distinctes l'une de l'autre se rencontrent et s'épousent l'une et l'autre jusqu'à se confondre, nous rappelant à la fois la conclusion de Totem et Tabou que Freud emprunte à Goethe : « Au commencement était l'acte », et les mots du Malaise dans la civilisation : « Ce qui fut commencé avec le père s'achève avec la masse », dans une version alternative.

Il ne s'agit en aucun cas ici de laisser penser que l'incongruence de genre relèverait de la psychose, mais juste de donner un exemple d'anticipation sociale où s'entremêle la vie personnelle et intime d'un individu, avec un grand changement de société, voire d'époque.

hyperféminité que les personnes trans incarneraient, et qui suscite en elle un sentiment de manque et de défaut de féminité, à propos d'elle-même. Or, il en va de même pour le clinicien qui est forcément à la fois, entièrement pris, dans sa rencontre avec les personnes transgenres en consultation, dans les débats de société, dans son rapport au genre, dans son contre-transfert (genré) et même dans son contre-transfert de base. Ainsi, de manière certainement défensive et non sans un certain déni, il y a encore peu de temps, certains auteurs préconisaient que dans la rencontre avec les patients trans, le clinicien se devait de s'accrocher et donc en quelque sorte d'incarner, la boussole des sexes, c'est-à-dire « qu'il [existerait] des mâles et des femelles et que la différence entre les sexes ne peut et ne doit pas être récusée » (Chiland, 2005), sans se rendre compte qu'une telle position était incompatible avec les règles de neutralité bienveillante et d'abstinence qui sont aux fondements de l'écoute analytique à laquelle tout patient a le droit. Au contraire, comme le recommande Bion, afin de favoriser l'émergence des éprouvés contre-transférentiels, l'analyste devrait s'astreindre à être « sans désir, sans mémoire, sans connaissance » : Sans le désir de comprendre et de trouver du sens et des explications, sans une mémoire accrochée aux souvenirs et notes des séances antérieures, et enfin sans connaissance dans le sens d'accepter de se libérer des savoirs théoriques.

Allant dans ce sens, mais à propos de l'assujettissement de l'être humain au sexuel, il est intéressant de rappeler ce que Freud écrivait à Ernest Jones, dans sa correspondance du 17 mai 1914 : « Celui qui permettra à l'humanité de la délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros » (cité dans J. Schaeffer, 2013)⁷. Néanmoins, pour répondre à Freud, en paraphrasant Freud, il paraît pertinent d'ajouter que « Là où est du genre, du moi doit advenir. C'est là un travail culturel [*Kulturarbeit*], un peu comme l'assèchement du Zuiderzee »⁸ (un golfe transformé en lac d'eau douce), c'est-à-dire d'un point de vue psychique : un travail de liaison permettant un renforcement du moi par un élargissement de son champ de perception, l'appropriation de nouveaux morceaux du ça, et un amoindrissement de la dépendance au surmoi (Freud, 1932). En effet, d'un point de vue clinique, c'est toujours l'accordage entre genre et sexué qui est concerné, et qui peut être désarçonné, déstabilisé, jusqu'à la dissonance ou à un trouble dans le genre. Qu'il s'agisse du célèbre patient de Winnicott (1971) qui s'effondre lorsque ce dernier lui confie entendre à travers sa plainte l'envie du pénis d'une petite fille ; de Maud une de patiente trans homme vers femme qui dès son entrée en consultation me confit qu'elle est profondément dérangée par le fait que je me sois rasé la barbe, car ainsi elle trouve que je ressemble beaucoup trop à un jeune trans femme vers homme ; du soignant qui peut ressentir une légère dissonance lorsqu'il appelle une personne par un prénom genré qui ne correspond pas à l'apparence genrée de celle-ci ; ou encore d'Olivia qui raconte l'angoisse qu'elle a ressentie suite à un orgasme nocturne, post chirurgie de réassignation, qui lui avait fait penser qu'elle n'aurait pas été opérée et qu'elle venait d'avoir un « orgasme masculin » ; c'est toujours à des mouvements projectifs ou transféro-contretransférentiels genrés que cela se rapporte. Que ce soit à travers nos troubles dans le genre ou dans nos mouvements transféro-

⁷ N. B. : Après publication de l'article, J. Schaeffer nous a contacté pour nous signaler une coquille dans son ouvrage concernant cette citation (un acte manqué de sa part ? ou de quelqu'un autre ?). En effet, la citation correcte notamment reprise de E. Jones par Sauret (2016, p. 47) est : « *Celui qui **promettra** [au lieu de ~~permettra~~] à l'humanité de la délivrer de l'embarrassante sujétion sexuelle, quelque sottise qu'il choisisse de dire, sera considéré comme un héros.* »

⁸ Phrase inspirée de « *Là où était du ça, du moi doit advenir. C'est là un travail culturel, à peu près comme l'assèchement du Zuyderzee* » (Freud, 1932, p. 162-163)

contretransférentiels genrés, c'est toujours de nos accordages (plus ou moins personnels) qu'il s'agit, accordages construits, transmis et plus ou moins partagés. Enfin, ayant commencé par une citation de McDougall qui nous a été rapportée, il apparaît cohérent de terminer par une référence à celle-ci, à savoir que là où cette dernière a écrit un plaidoyer pour une certaine anormalité à la fin des années 70, il convient ici de proposer un plaidoyer légèrement à côté, dans une référence au film presque précurseur concernant les questions de genre qu'est *Certains l'aiment chaud* avec sa réplique de fin culte : « Well, nobody's perfect », qui aujourd'hui serait certainement complétée par un « well nobody's gender is perfect ».

Bibliographie

- Baudrillard, J. (1970). Le plus bel objet de la consommation. In *La société consommation. Ses mythes, ses structures*, (1970), Denoël, p. 199-204. Available online : URL : https://monoskop.org/images/b/b2/BAUDRILLARD_Jean_-_1970_-_La_soci%C3%A9t%C3%A9_de_consommation.pdf
- Baudrillard, J. (1981). *Simulacre et simulation*. Paris : Gallimard.
- Butler, J. (1990). *Trouble dans le genre*. Paris : La Découverte.
- Cahn, R. (1991). Du sujet, *RFP*. LV (6), 1371-1492.
- Chiland, C. (2011). *Changer de sexe*. Paris : Odile Jacob.
- Dejours, C. (2001). *Le corps d'abord*. Paris : Payot.
- Freud, S. (1915). Les pulsions et leurs destins. In : *Métopsychoanalyse*, (pp. 11-43). Paris Gallimard.
- Freud, S. (1921). *Psychologie des foules et analyse du Moi*. Paris : Payot.
- Freud S (1932/1995). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. In : *Œuvres complètes Sigmund Freud tome XIX 1931-1936* (p. 83-268), Paris : PUF.
- Green, A. (1997). *Les chaînes d'Éros*, Paris : Odile Jacob.
- Laplanche, J. (2007). *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien*, Paris : PUF.
- Money, J., Hampson, J., Hampson, J. (1955). Hermaphroditism: recommendations concerning assignment of sex, change of sex and psychologic management. *Bulletin of the Johns Hopkins Hospital*, 97, 4, 284-300.
- Prince, V. (2005). Sex vs Gender. *International Journal of Transgenderism*, 8(4), 29-32.
- Schaeffer, J. (1997). *Le refus du féminin*. Paris : PUF.

Marchand, J.-B. (2023). Vers une clinique d'anticipation sociale : la rencontre de la psychanalyse, et du genre. *Nouvelle revue de l'enfance et de l'adolescence*, 9, 25-42.

Scott, J. W. (1986/1988). Genre : Une catégorie utile d'analyse historique. *Les Cahiers du GRIF*, 37 (1), 125-153. Available online : URL : https://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759

Steensma, T.D., Biemond, R., Boer (de), F., Cohen-Kettenis, P.T. (2011). Desisting and persisting gender dysphoria after childhood: a qualitative follow-up study. *Clin. Child Psychol. Psychiatry*, 16(4), 499–516.

Stoller, R. J. (1968). *Recherches sur l'identité sexuelle*. Paris : Gallimard.

Souriau, E. (1951). La structure de l'univers filmique et le vocabulaire de la filmologie. *Revue internationale de filmologie*, 7-8, 231-240.

Vers une clinique d'anticipation sociale, la rencontre de la psychanalyse et du genre

Jean-Baptiste Marchand

Résumé : Actuellement, le genre et la dysphorie de genre font l'objet de nombreux débats. De son côté, la psychanalyse n'est pas épargnée. Elle est invitée par le genre à une importante remise au travail. Ainsi, cet article reviendra sur la définition du genre, sur la dysphorie de genre et ses récentes évolutions, ainsi que sur les actualités et débats se rapportant à ceux-ci, avant de revenir sur la rencontre du genre et de la psychanalyse, dans ce que nous nommons une clinique d'anticipation sociale.

Mots-clés : Genre – transgenre – dysphorie de genre — incongruence de genre – psychanalyse

Summary: Currently, gender and gender dysphoria are the subject of numerous debates. Psychoanalysis, on its side, is not spared. It is challenged by gender to undergo significant reevaluation. Thus, this article will revisit the definition of gender, gender dysphoria and its recent developments, as well as the news and debates related to these topics, before delving into the intersection of gender and psychoanalysis, in what we refer to as a social anticipatory clinic.

Keywords: Gender – transgender – gender dysphoria – gender incongruence – psychoanalysis